



Peter Dalg, 100 Years Ago (Carrens), 2001, Louisiana Museum of Modern Art

CE QUI VOUS ANGOISSE

LES LEÇONS
D'INTRODUCTION À
LA PSYCHANALYSE
2021

Renseignements :
Éric Zulliani, eric.zulliani@orange.fr, 06 72 15 52 65

LA SECTION CLINIQUE
DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr
Renseignements :
Bernard Porcheret, bernard.porcheret@gmail.com ; 02 28 24 09 53

UFORCA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VIII



Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2021 :

Ce qui vous angoisse

Lecture du *Séminaire X, L'angoisse*.¹

Première Leçon, janvier 2021

par Remi Lestien

La présentation de cette année des Leçons d'Introduction à la Psychanalyse (LIP) a été magnifiquement imagée par Éric Zulliani, avec de très courtes séquences de films de Hitchcock. Les films d'Hitchcock angoissent-ils ? C'est une question que nous pouvons poser pour introduire la lecture du séminaire sur l'angoisse. Si oui pourquoi ? Et comment ? En tout cas, lorsque l'on regarde ces films, on sait tout de suite que l'angoisse ce n'est pas un phénomène de la pensée. C'est avec son corps qu'on la ressent, mystérieusement stimulante.

Mais nous ne faisons pas de cette expérience qu'un frémissement du désir... Car l'angoisse pour tout un chacun renvoie plutôt à une expérience extrêmement pénible, où le sujet se trouve désarrimé, à la dérive.

L'angoisse dans la civilisation : de la philosophie à Freud

Entrons dans le séminaire que nous avons choisi d'étudier cette année, et faisons une première remarque : les trois premiers chapitres ne sont illustrés par aucune vignette clinique. Bien au contraire Lacan appréhende l'angoisse à partir de ce qui s'en dit dans la culture universelle, dans la civilisation, tout en donnant à l'œuvre de Freud une place de scansion.

L'angoisse est connue depuis longtemps comme inhérente à la condition humaine. Dans la métaphysique chrétienne, l'angoisse de l'homme est liée au péché originel, ce que Kierkegaard condensera dans *Le concept d'angoisse* (1846). Cette métaphysique aboutit dans le mouvement existentialiste à cerner l'angoisse comme pur sentiment de vivre, consacrant chez l'homme la conscience d'être libre. Sartre a lu Heidegger, qui en fait l'expérience d'une dérélition originelle. En tout cas, pour la philosophie, avec l'angoisse on touche au cœur de l'existence humaine en ce qu'elle en est une expérience limite qui en donne la vérité. Une expérience existentielle de la liberté où le *Je* est désarrimé, dans le désarroi. Freud rompt avec la métaphysique et la philosophie : "Qu'on laisse aux philosophes ces visions du monde..."²

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004, texte établi par Jacques-Alain Miller.

² S. Freud, *Inhibition symptôme et angoisse* (1926), PUF, p. 12 : « Qu'on les laisse aux philosophes ces visions du monde qui professent ouvertement que le voyage de la vie est impossible sans un tel Baedeker pour leur donner des

L'angoisse : signal ou/et transformation de la libido

Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, il oscille entre la conception d'une angoisse qui prévient d'un danger libidinal, un signal qui provoque le refoulement ; et une autre conception, pour lui plus ancienne, où l'angoisse est une transformation de la libido imposée par le refoulement. Freud avec acharnement refuse d'abandonner l'une pour l'autre, et au contraire revient inlassablement sur chacune, malgré leur contradiction évidente. Qu'en penser ? Ce sont en fait deux facettes de l'angoisse : son versant symbolique, en tant qu'elle est signal qui provoque le refoulement, et son versant réel, où elle est transformation de la libido. Remarquons en tous cas qu'avec Freud, l'angoisse n'est pas un trouble, mais est située à une place où elle peut exercer une fonction — celle de régler les relations si difficiles du sujet avec la libido. Retenons ce terme important de signal.

Dans ce premier chapitre, Lacan prend acte de cet apport essentiel de Freud : l'angoisse n'est pas métaphysique, elle ne définit pas l'être humain dans ce qu'il aurait de plus originel, ce n'est pas non plus de la pensée que l'on pourrait attraper avec des mots.

Avec l'angoisse, Lacan veut retrouver « le sol [entendez le réel] de ce qui n'est pas voilé par le mot savant, la notion, voire le concept avec quoi l'on s'arrange. »³

L'angoisse : fonction et affect

L'angoisse pour Lacan ne permet pas l'accès à l'être. Il donne par contre deux indications précises sur ce qu'est l'angoisse.

Tout d'abord il nous précise que l'angoisse a une *fonction*, et un peu plus loin, qu'il s'agit d'un *affect*. Lacan n'y va pas par quatre chemins, il faut apprendre à nous servir de l'angoisse comme d'une boussole qui permet de nous repérer : « Elle est ce qui permet de nous y orienter en fonction des moments de son apparition. (...) Voir en quels points elle émerge nous permettra de modeler une véritable cartographie de l'angoisse qui nous conduira directement sur un relief... »⁴

Loin d'être un dysfonctionnement qu'il faudrait corriger ou combattre, nous avons au contraire une fonction qu'il faut savoir respecter. Cela n'a donc rien à voir avec une dysfonction comportementale, cognitive ou chimique – vous savez comment les traitements actuels visent à associer médicaments de l'anxiété, rééducation comportementale et suggestion. Certes il faut le dire avec prudence, mais l'angoisse n'est pas un trouble à traiter. D'ailleurs, jamais l'angoisse n'est décrite. Toute idée de la décrire échoue — Lacan joue avec l'étymologie des trois mots du titre de Freud. C'est très brillant, mais il tend à nous démontrer que cet exercice, qui vise à cerner la chose, échoue à attraper l'angoisse. C'est un filet signifiant qui n'attrape pas l'angoisse.

Lacan affirme alors tranquillement qu'il s'agit d'un affect⁵. Un affect qui pour Freud concernait la pulsion. En tout cas, il faut éviter la moindre tentation de l'aborder par la psychologie, la philosophie ou la métaphysique. L'angoisse est fondamentalement éprouvée, ressentie dans le corps, le corps vivant. Elle est éprouvée et on ne peut rien en dire — ce n'est pas de l'ordre de la pensée, il en découle que cela ne peut être refoulé ou gommé.

informations sur toutes choses. Acceptons avec humilité le mépris avec lequel les philosophes nous toisent du haut de leurs exigences sublimes. Mais faute de pouvoir, nous aussi, abjurer notre orgueil narcissique nous chercherons notre consolation dans l'idée que tous ces « maîtres de vie » vieillissent rapidement, que c'est justement notre petit travail à courte vue, borné, qui les oblige à faire paraître des éditions revues et corrigées, et que même les plus modernes de ces Baedeker sont des tentatives pour remplacer le vieux catéchisme, si commode et si complet. »

³ J. Lacan, *L'angoisse*, *op. cit.*, p. 19.

⁴ *Op. cit.*, p. 15.

⁵ *Op. cit.*, p. 23 et 28.

Lacan donne comme autre exemple d'affect la colère où le sujet est désarrimé des signifiants qui l'amarrent.⁶ Cela se distingue radicalement de la culpabilité ou du doute, même quand ils sont ravageurs, car doute et culpabilité concernent le désir, et peuvent faire symptôme accessible à l'interprétation. Ce n'est pas non plus de la honte, qui renvoie à la jouissance du fantasme. Et l'angoisse n'est pas non plus de la peur, car bien au contraire la peur une des façons de s'en sortir comme le tente le petit Hans avec sa phobie.

La clinique de l'angoisse est une clinique du réel

Nous insistons, ce n'est ni un trouble, ni un dysfonctionnement, ni même quelque chose à guérir mais un stade à dépasser, un stade qu'il vaut mieux avoir dépassé quand on se risque à prendre la place d'un psychanalyste car il lui appartient de sentir ce que le sujet peut supporter d'angoisse. Il faut repérer ce qu'il peut supporter d'angoisse, sans s'y laisser embarquer. Car nous verrons que l'angoisse se transmet comme une trainée de poudre ; vous en avez peut-être fait l'expérience. L'angoisse de l'autre c'est comme le désir de l'autre, le *de* y est tout autant objectif que subjectif.

C'est un point crucial pour une civilisation, que de savoir si on aborde la subjectivité en s'occupant ou non de ce versant, soit en réduisant la subjectivité à un pur fonctionnement neuro-chimique ou à une description des comportements dont le sujet est déresponsabilisé ; soit en acceptant que cette subjectivité soit fondée sur un réel qui nous est strictement singulier. Dans cette perspective, il est préférable d'avertir quiconque qu'il n'a pas trop à croire en ce qu'il peut comprendre. C'est clair, pour Lacan il n'y a pas à comprendre, mais à repérer.

Repérer cet affleurement du réel dans la clinique est un enjeu majeur, car avec l'angoisse nous avons à faire au désir humain et à sa cause. Il faut donc se sortir des impasses que comportent tout autant la banalisation de l'angoisse dans un fourre-tout hétéroclite que l'illusion pathétique d'avoir avec l'angoisse à faire à une expérience de l'être.

L'angoisse entre désir et jouissance

Puisque nous avons commencé à évoquer le désir, cherchons à préciser les rapports de l'angoisse au désir. Dès le premier chapitre, Lacan avait évoqué, avec l'image de la mante religieuse, le « rapport essentiel de l'angoisse au désir de l'Autre. »⁷

« *Que me veut-Il ?* avec l'ambiguïté que le français permet sur le *me*, entre le complément direct ou indirect. Ce n'est pas seulement *Que veut-Il [faire] à moi ?* mais aussi une interrogation suspendue qui concerne directement le moi, non pas *Comment me veut-Il ?*, mais *Que veut-il concernant cette place du moi ?* » Figurez-vous devant un inconnu menaçant. Veut-il que je lui donne ma bourse ou est-ce à ma vie qu'il en veut ? Cette ambiguïté est propre à situer l'angoisse.

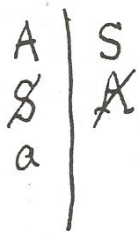
Vous avez peut-être remarqué que j'utilisais souvent le mot de repérer. En effet, toute la première partie de ce séminaire vise à poser une topologie, soit de donner une place à l'angoisse entre la jouissance (le réel) et le désir. Pour le dire simplement, la place de l'angoisse est ambiguë entre vérité et réel — embrayage sur la vérité du désir ou signal du réel de la jouissance. L'angoisse est donc bien un point majeur, capital des rapports du sujet avec l'Autre.

⁶ *Op. cit.*, p. 23.

⁷ *Op. cit.*, p. 14

Se constituer par rapport à l'Autre

Le schéma de la page 37 simplifie le graphe du désir tel que par exemple Lacan l'écrivait dans « Subversion du sujet ».⁸ Il s'agit en effet de rendre compte de la présence irrémédiable de l'objet comme reste.



Premier schéma de la division

Tout être humain doit s'inscrire dans l'Autre, ici noté A. Le sujet, disons pour le moment la personne, notée ici S, se compte pour UN – *une* personne parmi d'autres, mais aussi *une* en tant qu'unifiée.

Mais pour la psychanalyse, le sujet, selon la formule de Lacan, est représenté par un signifiant, et ce signifiant est pris dans le trésor des signifiants, dans l'Autre. Mais il faut compléter : le sujet est représenté par un signifiant, pour un autre signifiant : il ne pourra jamais trouver Le signifiant qui pourrait le définir totalement ; le signifiant qui pourrait l'identifier strictement à son être. Le sujet, ici noté S, il est divisé. Et du même coup, l'Autre, auquel manque le signifiant qui le représenterait totalement, est barré, A. Autrement dit, l'Autre ne sort pas indemne de cette opération signifiante. Jamais il ne pourra dire ce qu'est le sujet, ni le compter strictement comme UN — c'est le problème de tout pouvoir. « L'Autre intéresse mon désir dans la mesure de ce qui lui manque et qu'il ne sait pas. »⁹ Enfin, cette opération de division laisse un reste qui ne pourra jamais se dire ni se compter, l'objet a.

Ni le sujet ni l'Autre ne sont Un — il y a toujours un reste dans l'opération. Eh bien ce reste, ce résidu, c'est ce qui va faire l'originalité de ce séminaire. Ce qui était traité jusqu'à maintenant par la castration symbolique va l'être par la séparation d'une partie de nous-même, qui va être le support du désir, l'objet a.

Nous avons déjà rencontré l'objet a chez Lacan, mais fait remarquable, ce petit a n'a plus un statut imaginaire, mais réel, c'est ce qui est support du désir comme cause. Cause perdue, manque hors symbolique, une béance causale qui permet de dire :

« Je te désire même si je ne le sais pas. (...) Je dis à l'autre que le désirant, sans le savoir sans doute, toujours sans le savoir, je le prends pour l'objet à moi-même inconnu de mon désir. C'est-à-dire (...) je t'identifie, toi à qui je parle, à l'objet qui te manque à toi même. »¹⁰

Voilà ce qui éclaire la formule ancienne que Lacan avait reprise à Hegel, « Le désir de l'homme est le désir de l'Autre. »¹¹ Les deux génitifs permettent de lire cette formule de façon non tautologique. Chez Hegel, ce désir comme désir de l'Autre est un désir de reconnaissance, c'est-à-dire désir de l'Autre qui me voit et de l'autre dans le champ imaginaire.¹² On en arrive très vite à la lutte à mort de pur prestige. On en retrouve encore la trace dans ce séminaire, avec l'histoire de la mante religieuse géante.

Dorénavant, l'objet sera totalement déconnecté de l'imaginaire. Un objet affecté de désir.¹³

⁸ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir » (1960), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 817.

⁹ *L'envers de la psychanalyse*, op. cit., p. 33.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 38.

¹¹ J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » (1958), *Écrits*, Seuil, 1966, p. 628.

¹² *Op. cit.*, p. 35.

¹³ *Op. cit.*, p. 36.

L'angoisse face au désir de l'Autre

Pour ne pas prendre appui sur de la clinique, je me permets pour rendre compte de cette cause de passer par le cinéma où la déconnection imaginaire de l'objet de l'angoisse est plus probante. Je vais ainsi reprendre avec vous le film d'Hitchcock, *Rebecca*.

Rebecca est la première femme de Mr. Winter, qui est morte accidentellement. Le veuf (joué par Lawrence Olivier) s'éprend d'une jeune fille de compagnie qui a perdu ses deux parents. Après leur mariage, ce nouveau couple va habiter la maison du mari. Progressivement, de façon inexplicable, le spectateur éprouve de l'angoisse. L'angoisse éprouvée par le spectateur est celle de la jeune Mrs Winter qui ressent comme insupportable la présence invisible de la morte matérialisée dans le regard de la gouvernante — ce regard que son fantasme n'arrive pas à mettre à distance. Pour elle, la garantie de l'Autre chute. Ni sa position de maitresse de maison, ni l'amour de son mari ne peuvent la soulager de ce qu'elle éprouve d'horrible certitude. Le regard de la gouvernante est pour elle l'objet affecté du désir.

Pour continuer sur ce que Lacan va développer dans le chapitre suivant, on pourrait dire que cette maison est le Monde où Rebecca « retrouve tous des restes accumulés de ce qui venait de la scène quand elle était si je puis dire en tournée. »¹⁴ Joan Fontaine, l'actrice qui joue le rôle de Rebecca, se trouve confrontée à tous les résidus des histoires qui s'y sont déroulées avant qu'elle n'arrive. Elle apprend progressivement l'histoire de cette maison, mais ces bribes de savoirs laissent hors-jeu signifiant et imaginaire ; le regard porte la présence vivante du désir de la morte. Un puissant *que me veut-il ?* affecte chacun des protagonistes¹⁵. L'angoisse éprouvée est le révélateur de cet objet trop présent qui normalement devrait manquer. Le savoir, notons-le, échoue à résoudre l'angoisse.

Remarquons, pour terminer, que l'angoisse disparaît aux deux tiers du film quand l'amour réapparaît. Ne reste alors que le suspense, qui dans sa structure n'a rien à voir avec l'angoisse. Le suspense est une anxieuse envie de savoir le dénouement — envie de savoir que le metteur en scène comble au compte-gouttes. Le suspense en tous cas est calmé par le savoir, contrairement à l'angoisse qui n'est aucunement apaisée par l'acquisition de ces savoirs. C'est la force du cinéma de Hitchcock que de nous imposer une identification à ce personnage et de nous faire éprouver ce qu'elle éprouve. L'angoisse éprouvée est là encore tout autant signe du désir que signal du réel.

Reste à enregistrer qu'il ne va pas de soi d'être concerné par un objet d'angoisse qui concerne une morte dont la "présence" est toujours ravageante ? Morte par suicide, comme nous l'apprend de façon haletante la fin du film.

Désirer pour se désangoisser.

Si l'angoisse marque la déflation du désir du sujet face à l'énigme ravageante du désir de l'Autre, à l'inverse lorsque l'on est angoissé, la voie du désir est la solution pour s'en sortir.

Lacan avait repris longuement dans le séminaire VI la tragédie d'Hamlet. Là encore il s'agit d'une suicidée. Le but de Lacan est d'éclairer la question du désir, et de sa cause, quant à ses rapports à l'angoisse. Il en parlait comme de la tragédie du désir.¹⁶

¹⁴ *Op. cit.*, p. 45.

¹⁵ Outre Mrs Winter, le mari qui sait comment sa première femme est morte et a camouflé « l'accident » en noyade, l'intendant du manoir autrefois éconduit, le cousin amant et jusqu'à la gouvernante même, confidente et peut-être amante, qui ignorait pourtant l'ultime secret de cette femme — la raison de ce qui entraîna chez elle le désir de mourir.

¹⁶ J. Lacan, *Le séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation* (1958-1959), Éditions de La Martinière et Le Champ Freudien Éditeur, 2013, texte établi par Jacques-Alain Miller, p. 297.

Dans cette pièce fameuse, peut-être la plus connue de Shakespeare, la question du désir forge le destin tragique d'Hamlet. « L'appareil de la pièce d'Hamlet est une espèce de réseau, de filet d'oiseleur, où vient se prendre le désir de l'homme. »¹⁷

Il doit venger son père, mais il est pris d'une procrastination qui le fait renoncer à passer à l'acte, sous tous les prétextes. La parole du Père entendue au début de la pièce le rend littéralement malade, le rend fou, elle est son symptôme. Dans le séminaire VI, Lacan analyse l'indécision d'Hamlet comme un désarroi lié à la déflation de son fantasme, qui le laisse totalement égaré, sans désir. Le fantasme est en effet tout à la fois une défense contre l'énigme du désir de l'Autre et le soutien pour le désir du sujet. Hamlet ne trouve plus alors l'appui nécessaire pour embrayer sur la vie et demeurer désirant — agir comme il sait devoir le faire. Ce que l'on interprète rapidement comme procrastination est en fait une angoisse, comble d'une effroyable certitude.

Lacan, dans ce Séminaire X sur l'angoisse, insiste plutôt sur les questions d'identifications. Mais toutes les identifications, qu'elles soient imaginaires ou symboliques, concernent plus ou moins directement le désir. « Le désir est comme tel embarrassé d'identifications. », dit Jacques-Alain Miller¹⁸. C'est par les identifications que Lacan fait valoir l'objet du désir.

Parmi les tentatives d'Hamlet de se sortir de ce désarroi, il y a celle où il fait venir une troupe de comédiens pour présenter à la cour, et donc au Roi, l'oncle usurpateur, une petite pièce qui met en scène ce qui est arrivé à son père. Il dénonce ainsi aux yeux de tous sa forfaiture.

Vous connaissez les détails de la pantomime, puis de la représentation. Tous les commentateurs ont relevé que dans la représentation, celui qui tue n'est pas une figure homologue à l'oncle, mais homologue au neveu. Ce qui est représenté c'est donc Hamlet lui-même, « qui tente de donner corps à quelque chose, qui passe par son image spéculaire, son image mise dans la situation, non pas d'accomplir sa vengeance, mais d'assumer d'abord le crime qu'il s'agira de venger. »¹⁹ Cette identification imaginaire (*i(a)*) entraîne une crise d'agitation maniaque mais échoue à le décider à accomplir ce qu'il a à faire. Il faudra au contraire qu'à la fin de la pièce, le cadavre d'Ophélie, qui s'est suicidée, vienne réveiller son désir, pour qu'il puisse sortir de son désarroi et réalise sa vengeance.

Je ne détaille pas plus, mais j'insiste sur le statut de l'objet d'identification. C'est bien à Ophélie comme morte qu'il s'identifie — objet délaissé de l'Autre. Cette identification à l'objet du deuil lui permet de faire entrer en lui « ce que j'ai appelé la fureur de l'âme féminine qui lui donne la force de devenir ce somnambule qui accepte tout »²⁰, jusqu'à tuer le roi.

L'objet, support de ce qui va le sortir de l'angoisse en causant son désir, n'a radicalement plus aucun statut imaginaire, mais bien réel — à noter que sa sortie de l'angoisse est un peu trop radicale et qu'il lui aurait peut-être fallu rester un peu plus angoissé... mais au prix de la tragédie.

¹⁷ *Op. cit.*, p. 306.

¹⁸ J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne, "La fuite du sens" », inédit, séance du 14 février 1996

¹⁹ J. Lacan, *L'angoisse...*, *op. cit.*, p. 46.

²⁰ *Op. cit.*, p. 47.

L'objet immonde, entremêlement du symbolique et de l'imaginaire

L'être humain, pour appréhender tant son existence que la réalité qui l'entoure, a affaire aux seules images et signifiants. « Rappelons donc comment le rapport spéculaire se trouve prendre sa place et dépendre du fait que le sujet se constitue au lieu de l'Autre et que sa marque se constitue dans le rapport au signifiant. ».²¹ Lacan n'a eu de cesse que de reprendre inlassablement le rapport spéculaire et le rapport au signifiant en les entremêlant.

Rappelez-vous « Le stade du miroir » et « Fonction et champ de la parole et du langage » : dès le début de son enseignement, Lacan n'envisage pas l'un sans l'autre. « L'entre-jeu des deux registres a été par moi intimement tressé. »²²

Deux remarques : tant pour les images que pour le signifiant, c'est bien par l'Autre que l'on y a affaire. Et pour s'orienter dans ces deux champs, Lacan a produit le schéma optique et le graphe du désir. Toujours, il s'agit de retrouver la place et la fonction de l'image dans le monde symbolique.

Deux structures subjectives s'en dégagent en ce qui concerne l'objet. L'image dans le miroir, *i(a)*, et l'objet du fantasme. Disons que ce sont les outils de notre rapport à l'Autre. Pensez à la moindre formation subjective, rêve, souvenir ou même pensée récurrente, vous verrez combien l'imaginaire et le symbolique s'y trouvent tressés.

Je ne vais pas revenir aujourd'hui sur ce graphe et ce schéma sauf à préciser que dans le montage sophistiqué du schéma optique se révèlent moins des images que des places, et tout particulièrement la place du manque... qui ne peut être matérialisée par aucune image. C'est un enjeu pour le sujet que de pouvoir disposer de cette place du manque, car il ne va avoir de cesse que d'y mettre quelque chose... ici représenté par l'image des fleurs.

Un débat intellectuel en 1962

Lacan va ici plus loin et tente de cerner cet objet non imaginaire et non symbolisable. Mais il faut noter que ce séminaire est prononcé à la fin de 1962, alors que se déroule en France une vie intellectuelle intense, dont on n'a plus guère l'idée actuellement. Lacan prend parti dans ce débat, notamment entre Lévi-Strauss et Jean Paul Sartre pour ne citer qu'eux. Y participent Foucault, Barthes, Merleau-Ponty (qui est mort en 1961), Heidegger, Martinet.

Pour rester simple, Lévi-Strauss, dans *La Pensée sauvage*, utilise les moyens analytiques, soit le signifiant, pour unifier tous les faits humains. C'est la force du projet structuraliste, qui considère la vie comme un tout structuré, une totalité identique à un univers autonome et fermé. C'est la force de la structure, de pouvoir tout analyser. Par exemple, la pensée magique des peuples qui ne possédaient pas l'écriture anticipait déjà la pensée scientifique. Cet ordre fermé des liaisons signifiantes, ce tout d'un univers clos est ce que Lacan désigne par *cosmisme*.

Bien que la science, elle, se soit débarrassé de tout idéal cosmologique, la démarche de Lévi-Strauss finit par devenir homologue à celle de la science, en réduisant toute chose à sa pure réalité physico-chimique. Un écrasement matérialiste des choses où tout se réduit à l'ici et maintenant. La visée de cette raison analytique est de s'écrire sans reste.

²¹ *Op. cit.*, p. 40.

²² *Id.*

La raison dialectique, au contraire, donne de la valeur aux choses. C'est d'abord la pensée de Hegel, mais tout autant celle de Marx. Il y a un progrès des sociétés et l'histoire est tendue vers un idéal de savoir absolu. Le pari est possible. Là encore cette raison vise de s'écrire sans reste. Tout ce qui fait obstacle au progrès est repris par *Aufhebung*.

Monde, Autre scène, et ce qui reste en-dehors

La raison psychanalytique résout l'impasse de l'opposition entre ces deux raisons, en posant l'hypothèse d'une Autre scène. Le fait de parler introduit une autre scène, que Freud a d'abord repéré grâce à l'analyse des rêves. Contrairement à la raison analytique, la scène est excentrée, Autre, et contrairement à la raison dialectique, cet excentrement ne vise pas un futur idéal.

« Toutes les choses du monde viennent à se mettre en scène selon les lois du signifiant, lois que nous ne saurions d'aucune façon tenir d'emblée pour homogènes à celles du monde. »²³ Pour la psychanalyse, les choses du monde doivent se dire. Elles sont donc mises en scène selon les lois du signifiant sur cette Autre scène qu'est l'inconscient. Quand Lacan évoque *toutes les choses du monde*, cela vaut aussi pour les êtres animés. Les objets de notre amour, de notre indifférence ou de notre haine.

Ces choses du monde viennent donc à se dire sur la scène, mais tout ne peut se dire, il y a un reste. Ces restes — l'objet — vont avoir un statut radicalement transformé. Une fois que le monde est monté sur scène, les objets que l'on recueille désormais dans le monde sont contaminés par ce reste, ils ne peuvent plus avoir le statut rassurant de ce qui est épinglé par l'image et le signifiant. C'est cet objet-reste, l'objet *a* que le séminaire de l'angoisse vise à saisir et à cerner.

L'identification à l'objet du deuil

Lorsque l'on perd quelqu'un de cher, la pente est d'identifier le moi avec l'objet perdu. « L'ombre du l'objet est ainsi tombée sur le moi. », dit Freud.²⁴ Ce que Freud appelle le travail de deuil consiste à désinvestir l'objet pour libérer le moi, et retrouver le bénéfice d'être resté en vie. Cette facette du deuil est la plus négative la plus noire, il en existe d'autres plus festives que connaissent certaines civilisations qui font une grande fête pour célébrer la vie de celui qui est mort. Vous en trouvez des variantes dans certaines fêtes, foires ou carnivals.

Pour Hamlet qui est pris en exemple dans ce chapitre (mais que l'on retrouve également dans « Deuil et Mélancolie »), c'est l'arrachement à la scène du Monde qui lui permet de retrouver sur une autre scène l'identification à l'objet de deuil, Ophélie. Cette identification lui permet de retrouver force et détermination pour terrasser son double spéculaire, et réaliser la vengeance que lui a prescrite son père. « C'est l'entrée dans Hamlet de ce que j'ai appelé la fureur de l'âme féminine qui lui donne la force de devenir ce somnambule qui accepte tout (...) À savoir, il sera lui-même blessé à mort avant que de tuer le roi. », dit Lacan.²⁵

L'objet est *Unheimlich*, il échappe à sa prise totale par le langage et n'est pas non plus dialectisable. Dans ce séminaire, cet objet immonde est d'abord un objet qui surprend, qui perd l'aspect rassurant de ce qui est appréhendé par l'image. Lacan nous met progressivement en évidence l'objet *a* « dont le statut échappe au statut de l'objet dérivé de l'image spéculaire, c'est-à-dire aux lois de

²³ *Op. cit.*, p. 44.

²⁴ S. Freud, « Deuil et mélancolie » (1915), *Métopsychoanalyse*, Gallimard folio essais, 1968.

²⁵ J. Lacan, *L'angoisse...*, *op. cit.*, p. 47.

l'esthétique transcendantale. »²⁶ Cet objet qui surprend nous sort de l'abri rassurant de l'Autre, là où on est chez soi, dans ce qui nous est familier, *heimlich*. Allons directement à l'essentiel de ce que nous apporte ici Lacan. Cet objet est ce qui provoque l'angoisse — et l'apport formidable de Lacan, dès ces premiers chapitres, presque sous la forme d'une allusion, est que l'angoisse surgit quand le manque vient à manquer.

Quand le manque vient à manquer

« L'*Unheimlich* est ce qui apparaît à la place où devrait être le moins phi. (...) c'est de la castration imaginaire car il n'y a pas et pour cause d'image du manque. Quand quelque chose apparaît là, c'est donc, si je puis m'exprimer ainsi, que le manque vient à manquer. »²⁷

Unheimlich, le terme est de Freud, on l'a souvent traduit par « inquiétante étrangeté ». Au sein de ce qui nous est le plus familier quelque chose s'impose dans une angoissante étrangeté. Ce « quelque chose », cet objet est en notre plus intime et nous est radicalement étranger. Il est, nous dit Lacan, « extime ». Cet objet est un reste inassimilable par la civilisation et le monde qu'elle dessine. Il est im-monde.

Cet objet immonde insupportable, les artistes en font leur affaire, non pour le neutraliser, mais pour en faire une œuvre d'art, que ce soit en littérature, au cinéma, au théâtre, en peinture — je pense à certains tableaux de van Gogh, *La nuit étoilée* ; de Much, *Le cri* ; de Yohann Füssli, *Le cauchemar* ; ou encore d'Odilon Redon, *La chimère regarda avec effroi toutes choses*.

Un simple détail suffit à transformer une scène paisible en scène d'angoisse insupportable. Avec son séminaire suivant²⁸ Lacan développera l'idée que c'est objet insupportable existe dans tout tableau mais qu'il est voilé par le Beau universel : « L'angoisse surgit quand un mécanisme fait apparaître quelque chose à la place que j'appellerai pour me faire entendre, naturelle, à savoir la place moins phi qui correspond à la place qu'occupe, côté gauche le *a* de l'objet du désir je dis quelque chose entendez n'importe quoi. »²⁹

Conclusion

Pour Freud, l'angoisse est ce qui, au cœur de la libido, permet de distinguer le désir de la jouissance. Voilà l'enjeu. Avec Lacan on pourrait ajouter, que seule l'angoisse permet de transformer la jouissance en objet du désir. Jouissance, angoisse, désir, nous avons là la topographie qui sera à l'œuvre pendant tout ce séminaire et on peut ajouter que l'amour trouve sa place en court-circuit de l'angoisse : où l'on retrouve l'aphorisme célèbre, « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir. »³⁰

Objet de l'angoisse, objet du désir : nous verrons toute cette année que cet objet à deux faces est un objet indispensable à toute vie humaine, inhérente au fait de parler. On en retrouve la trace par la voie de l'angoisse. Il y aurait les plus grands dangers à réduire l'objet à sa pure réalité physico-chimique ou à l'objet de besoin, de satisfaction, et à ignorer la fonction de l'angoisse.

Remi Lestien

²⁶ *Op. cit.*, p. 51.

²⁷ *Op. cit.*, p. 53.

²⁸ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Seuil, 1973, texte établi par Jacques-Alain Miller.

²⁹ J. Lacan, *L'angoisse...*, *op. cit.*, p. 53.

³⁰ *Op. cit.*, p. 209.